

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Edgar VOIROL

Trois petits contes pour mes amis :
Le balcon, Le voyageur sans nom et
Le visage au fond du puits

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1946, tome 44, p. 38-43

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Trois petits contes pour mes amis

I. LE VOYAGEUR SANS NOM

Que de fois l'ai-je vu, toujours seul, passer sous ma fenêtre. Il levait la tête, me regardait avec des yeux absents et tout à la fois pleins d'appel. A cette interrogation muette, je me troublais et je me répétais comme un écho, mille fois répercuté dans le dédale profond de mon cœur : « Et toi, qu'es-tu ? » Toute la journée, mon angoisse se trouvait réveillée par cette simple confrontation qui me révélait à moi-même avec une insistance poignante.

D'où venait-il ? Nul ne le savait. Il traversait le pays, en étranger. Il sortait de l'inconnu, il s'enfonçait dans le mystère. Sa voix même, personne ne l'avait entendue.

Pour tout bagage, il portait une besace qu'il serrait sur sa poitrine, avec le respect d'un prêtre chargé du viatique.

Je craignais son retour, et je l'attendais cependant avec une curiosité délicate. Bientôt, je m'aperçus que son fardeau s'alourdissait à chaque voyage. L'homme marchait un peu plus courbé. Ses mains s'ouvraient en berceau pour soutenir son trésor, comme on garde avec délicatesse de fragiles petits oiseaux.

Un jour, n'y tenant plus, je descendis dans la rue déserte afin de suivre le voyageur sans nom. Hors de la ville, le chemin nous entraînait à travers la campagne reposée. Un bois que l'automne touchait déjà de ses doigts de feu se refermait sur lui. Dans la pénombre des clairières, les cerisiers sauvages brûlaient sourdement d'un amour éternellement blessé.

Sur un banc rustique, l'homme s'était assis, immobile, entouré de ce silence solennel que souhaite une souffrance intérieure. Peu à peu, sur son visage contracté par d'invisibles tourments, une grande douceur m'apparut. Elle

me semblait destinée et je sentis une espèce de transport me soulever, avec une joie faite de paix et de sécurité. Je connus soudain, dans cette béatitude, non plus ma misère, mais ce qui pouvait être sauvé en moi. L'étranger, par son seul rayonnement, m'ouvrait une porte sur l'espérance, et des clartés lointaines m'invitaient au départ, vers un horizon aussi neuf que celui de mon enfance.

Alors il ouvrit sa besace placée sur ses genoux. Elle remuait comme une chose vivante. Il en retira un objet qu'à mon étonnement je reconnus être un cœur de vraie chair palpitante. Ses deux mains se refermèrent avec une tendresse indicible. Sa tête s'inclina dans une attitude de confiance. Ses lèvres remuèrent. Je ne sais si le vent leur prêtait un langage, mais je distinguais vaguement, sortant du cœur, une plainte à laquelle répondait une voix pleine de bonté et d'indulgence. Il recommença plusieurs fois ce geste, et je compris qu'à tous ces cœurs emportés comme un souvenir, au cours de ses expéditions charitables, il transmettait le message émouvant de sa confiance.

La nuit venait. L'homme sans nom se leva, plus grave encore au sortir de ces entretiens déchirants. Traînant un peu la jambe, il partit, là-bas, où l'appelait quelque désastre deviné.

Je revins sur mes pas, plus libre, appuyé sur l'ardente ferveur de ce passant, et je sus qu'il me parlerait aussi dans ma détresse.

II. LE BALCON

Dès qu'il nous aperçut, il vint à nous en sautillant, car il boitait gentiment.

— C'est Jacques, dit mon ami, en guise de présentation.

L'enfant me dévisagea de ses yeux noirs où la myopie mettait son velours et je fus surpris d'y découvrir une gravité d'un autre âge.

— Tu boites ?

— Il est tombé de son balcon, coupa rapidement mon compagnon de route.

Jacques rougit et nous quitta avec un sourire gêné.

— *Au revoir !*

Nous suivîmes sa démarche hésitante et quand il eut disparu, nous reprîmes le thème de notre entretien.

— *Le monde, me confiait mon ami, je le considère comme un décor. Sous ses airs de comédie, le drame affleure sans cesse et, le plus souvent, n'apparaît qu'aux êtres d'élite tournés vers l'intérieur des choses.*

— *Sans doute, disais-je, si nous voyons la surface de la mer, ses profondeurs nous échappent. Mais n'exagérez-vous pas lorsque vous généralisez ?*

— *Vous voyez ce passant ?*

— *Cet homme épanoui qui discute avec ce marchand ?*

— *Oui, qu'en pensez-vous ?*

— *Il me semble heureux, si j'en juge d'après sa physionomie.*

— *Observons-le au moment de son départ. Voulez-vous connaître un homme, examinez-le dans sa solitude.*

Les interlocuteurs se séparèrent. Celui que nous nous propositions d'étudier passa une main sur sa face, comme pour effacer un portrait d'emprunt. Il avait perdu sa joie. Il secoua la tête pour chasser une pensée importune et ses traits se tendirent.

— *Il VOIT ce qui l'entoure, mais il REGARDE au dedans. Répétez l'expérience et vous serez convaincu. Seuls les saints ne montrent qu'un visage, celui de leur âme transparente.*

— *L'enfance, du moins, échappe à ce dédoublement, repris-je en pensant à la sérénité de Jacques.*

— *Détrompez-vous encore.*

Nous passions devant une maison précédée d'un jardin. Mon ami me montra le balcon qui ornait la façade.

— *C'est là qu'habite Jacques. Un jour, il a perdu l'équilibre et s'est abattu dans cette plate-bande de roses.*

— *Ces accidents arrivent fréquemment.*

— *Oui, si vous excluez parfois le hasard que l'on invoque en ces occasions.*

— *Que voulez-vous insinuer ?*

— *Imaginez une âme trop tôt blessée par le mal. Elle lutte, elle se désespère dans un isolement affreux. Elle se*

débat sans succès. Elle simule le bonheur pour endormir son entourage qui ne soupçonne pas la tragédie de ce cœur enfantin aux prises avec une douleur d'homme.

— Alors ?

— Alors l'enfant perd l'équilibre... Rassurez-vous, trois semaines de clinique le remirent sur pied. Personne ne connaît son secret.

— Sauf vous ?

— Un soir, il m'a parlé. Dès lors, il n'est plus seul. Nous avons ouvert une fenêtre claire sur la vie. Je lui ai montré l'éternel printemps de Dieu, un chemin merveilleux qui monte jusqu'aux étoiles...



III. LE VISAGE AU FOND DU PUIITS

Au fond du parc, dans un bosquet de saules aux longues chevelures éplorées, se trouvait un puits. Accablés par la chaleur d'un après-midi de juin, nous nous étions réfugiés au sein de cette fraîcheur humide et légère.

Ce puits avait sa légende. Les vieillards de la région prétendaient qu'une jeune fille y était tombée. Malgré toutes les recherches, jamais son cadavre n'avait été retrouvé. Parfois son visage apparaissait, disait-on, à la surface de l'eau noire. On avait effectué de nouveaux sondages, mais en vain. Sans doute, une illusion d'optique composait cette apparition mystérieuse. L'imagination crée souvent de ces mirages et l'on croit voir ce qu'on désire.

Mon hôte s'intéressait à ce problème. Dans chaque événement, il découvrait un symbole, une image de notre vie aux mille facettes, de notre être insaisissable pour qui veut le circonvenir et le forcer dans ses retraites.

Nous nous penchâmes sur la margelle. Notre regard plongea dans l'ombre et courut à la rencontre du miroir. Nous n'aperçûmes pas le visage funèbre de la jeune morte, mais le nôtre.

Nous pouvions nous regarder sans nous trouver en face l'un de l'autre. Ce tête-à-tête supprimait la gêne. Jamais nos yeux agrandis par la nouveauté de cette interrogation n'avaient pu sonder aussi à l'aise une énigmatique arrièrepensée. Nos figures s'offraient à nous comme un paysage étranger, pour la première fois possédé, dont nous essayions d'explorer les frontières indécises.

Longtemps, nous restâmes courbés sur notre double destin, avidement désireux d'aller au delà de ce que nous connaissions de nous-mêmes. Nous sentions qu'à la fine pointe de notre invasion commençaient un domaine sacré, un monde dérobé en perpétuelle transformation.

Avec les richesses de notre conquête, nous esquissions nos portraits, ils restaient inachevés. Les détails que nous ajoutions à mesure que notre découverte s'amplifiait, n'arrivaient pas à leur donner cet aspect de plénitude qui suspend toute question.

Je me sentais moi-même hors d'atteinte de mes propres investigations. En présence d'un tiers, j'étais encore plus impuissant. Les causes d'un malaise ancien

m'apparurent alors. La solitude m'a toujours davantage éprouvé en société que dans la nature. Le bruit des voix, la conversation n'arrivent pas à dissiper cette désolation. Le monde m'est un sûr désert, car chaque homme ne livre en public que des apparences. Il fuit comme le visage de la morte, à moins qu'il ne touche à la perfection. Au milieu de la nature, nous vivons en pays connu. C'est nous qui introduisons un mystère dans la simplicité la plus abordable, afin de faire participer les choses inanimées à notre démarche pathétique.

Mon compagnon se leva le premier. Il me prit par les épaules.

— On dit parfois, en parlant d'un être humain : « Je le connais ». Quelle erreur ! Connaître un homme, c'est mesurer l'abîme où s'élaborent pensées, désirs et projets. C'est ce besoin inassouvi de savoir en face d'une ombre mouvante qui donne à tout amour ce côté nostalgique et précaire.

— Nous nous penchons tous sur le puits, en quête de notre visage ou de celui des autres ardemment contemplés.

— Qu'elle est mince la zone éclairée sur laquelle nous régnons !

— Oui, et le silence dresse sa barrière ; parfois c'est une muraille de paroles vaines. Une catastrophe peut vous introduire plus avant. Vous vous croyez maître enfin du sanctuaire. Vous pénétrez dans un cœur par une large blessure. Mais une réticence, un regard voilé, vous apprennent que vous êtes encore à mi-chemin et que jamais vous ne franchirez la dernière porte scellée que seul Dieu traverse...

Mon ami jeta une pierre dans l'eau. Une multitude de petites vagues s'agitèrent. Leur mouvement capricieux dessina une figure aux vagues contours sous sa couronne dénouée de cheveux épars. Elle était étrangement vivante en ce jeu des eaux remuées.

— Ce que nous supposons des autres a l'inconsistance et l'attrait de cette vision, murmura mon ami.

— Serait-elle la création chimérique de notre imagination fatiguée et l'image dissoute d'un mystère de pure fantaisie ? Vous savez que le silence est à la fois le signe de notre richesse et de notre pauvreté intérieures.

Edgar VOIROL